

l'assidue volonté de servir ses semblables, ce serait témérité de l'affirmer ; on oublierait ainsi cette multitude de chrétiens inconscients qui pratiquent la loi d'amour du Christ sans reconnaître un Dieu dans la personne du législateur. Mais pour découvrir en nous, parmi les circonstances mêmes qui sembleraient nous condamner à l'inaction, les moyens et la puissance de servir nos semblables jusqu'au dernier souffle, il est nécessaire — et cela suffit d'ailleurs — d'être catholique et de connaître les mystiques ressources que chaque membre de l'Eglise est appelé à exploiter, et ont la société chrétienne tout entière est appelée à profiter (1).

(1) On peut lire, sur le même sujet, la très belle vie de sainte Lydwine que vient de publier M. Huysmans, et, dans notre volume : *Autour du catholicisme social, seconde série*, le chapitre intitulé : « La guérison par le dogme. »

II

LE DEVOIR DE L'APOSTOLAT : LE LIVRE
DE L'APOTRE DE M^{me} DE LA GIREN-
NERIE .

Le livre de l'Apôtre (1) : voilà un titre qui, dans certaines sphères, provoquera des suspensions effrayées. Assez élégant en son format pour être admis sans honte au boudoir, on trouvera peut-être qu'il n'y saurait entrer sans péril ; car il n'est point un de ces livres édifiants qui aident à s'endormir ; et si vous l'avez à votre chevet, c'est l'action chrétienne qu'il vous prêchera. D'affronter les maussaderies et les duretés inséparables de beaucoup de réveils, c'est là, pour ce petit volume, une ingrate et vaillante mission. Mais vous savez par ouï-dire, peut-être même par expérience, que la sonnerie successive des heures, dans la journée d'un grand nombre de chrétiens, scande les étapes d'un perpétuel ennui ; et *le livre de l'Apôtre*, en proposant une plus mâle conception de l'existence, en enseignant les raisons et les moyens d'utiliser une vie chrétienne, aspire à la reconnaissante intimité des

(1) *Le livre de l'Apôtre*, fragments, recueillis par Marie-Thérèse DE LA GIRENNERIE, avec lettres de son Eminence le cardinal Ferrata et de S. G. Mgr Denéchau, et lettre-préface de S. G. Mgr Bonnefoy. Paris, Lecoffre, 1896.

personnes qui, — pour employer les expressions de l'auteur, — « se repliant sur elles-mêmes ou s'enveloppant d'une sorte de vide, cherchent vainement à tromper l'ennui ».

Quels sont les enseignements, et quelle est la portée d'un manuel d'initiative chrétienne approprié aux nécessités de notre époque, et comment l'attraction vers l'apostolat et le besoin d'exercer une influence religieuse, qui travaillent aujourd'hui beaucoup d'âmes, coïncident avec la disgrâce des doctrines individualistes et résultent d'une plus juste et d'une plus exacte notion de la société et de l'Église : voilà ce que nous voudrions chercher. M. l'abbé Cloud, l'éminent prédicateur de Saint-Sulpice, écrit en son récent opuscule sur *la Crise religieuse et le devoir de la jeunesse chrétienne* (1) : « Le prêtre n'est plus seul, grâce à Dieu, à prêcher la vérité ; il en demeure le défenseur officiel, mais non l'unique témoin... Les simples chrétiens se sentent, eux aussi, revêtus, en un sens, du sacerdoce de Jésus-Christ et appelés, comme aux premiers jours, sous l'impulsion de l'esprit, à lui rendre témoignage devant le siècle... N'est-ce point à cet apostolat qu'il est réservé, en grande partie, de faire cesser le malentendu funeste qui divise l'Église et la société?... Il s'est rencontré que le simple fidèle était quelquefois, mieux encore que le prêtre, en mesure d'exercer cette nécessaire médiation... Initié par l'Église aux enseignements

(1) Paris, Letouzey et Ané, 1896.

et aux pratiques du christianisme, confirmé dans sa foi par ses expériences personnelles, et, d'un autre côté, mêlé à la société dont aucun préjugé ne le sépare, il réalise les deux conditions exigées par le rôle difficile de pacificateur. » De ce grand fait, l'un des plus frappants de l'heure actuelle : l'importance, toujours progressante, de l'apostolat laïque, veut-on connaître les raisons, les conditions et les lois ? On ne saurait trouver un meilleur guide pour cette étude, que le recueil de M^{me} de la Girennerie.

Qu'on fasse abstraction de Dieu dans la vie sociale ; que chacun, à part soi, traite avec le Très-Haut ses affaires ; que les catholiques, unité par unité, entretiennent discrètement, là-haut, quelques amitiés particulières en vue d'une bonne mort ; que, de cette bonne mort, l'Église, sans éclat de voix d'ailleurs, règle l'apprentissage ; et que l'action catholique se renferme prudemment dans ces limites et s'astreigne soigneusement à cette visée : tel est l'ultimatum du laïcisme mondain ; à ces conditions, les catholiques échapperont au reproche d'intolérance ; on conviendra, dans les Parlements, qu'ils sont de bonne composition, et dans les salons, qu'ils sont de bonne compagnie. Tout en laissant traîner sur leurs lèvres, comme des épaves d'un autre âge où l'on comprenait ce que l'on disait et où l'on disait ce que l'on pensait, de légitimes protestations contre le « malheur des temps » et les « erreurs révolutionnaires », un certain nombre de catholiques, par le caractère individualiste de leur dévotion,

deviennent précisément les complices, voire même les adeptes, de ce système de laïcisation de la société. Ils se croient quittes envers Dieu lorsque, « prenant, à certains moments convenus, leur foi dans un coin de leur cerveau », ils entrent en tête à tête avec les invisibles interlocuteurs du paradis ; et pour tout le reste du temps, ils « laissent leur foi en fourrière » (ces expressions sont du P. Lacordaire). La préoccupation du salut personnel, se dépravant en leur âme, si l'on ose dire, par le caractère mesquin, presque mercantile, qu'elle affecte, dérobe à leurs regards l'économie générale du salut de l'humanité : ils ne comprennent ni le bien qu'ils peuvent attendre des autres ni le bien qu'ils peuvent faire aux autres ; ils ne sentent point, en priant, que leur prière fait résonner sa note, détachée mais fondue, distincte mais harmonique, dans le rythme de supplications et d'hommages qui soulève l'ensemble des consciences chrétiennes, et que, parlant à Dieu, ils accompagnent tous ceux qui prient, représentent tous ceux qui ne prient pas ; d'être les membres de la communauté chrétienne et d'avoir, par ce fait même, un rôle dans cette communauté, des devoirs sociaux envers les autres chrétiens, ils n'en ont point conscience ; la salutaire pensée de la mort, mal interprétée par eux, leur fait oublier que l'Église est appelée à vivre ici-bas, que pour prolonger son existence inaugurée par le Christ, elle compte sur le concours de tous ses fidèles, que son immortelle vitalité requiert la coopération, successive et constante, des générations

mortelles, que mourir, après tout, veut dire avoir vécu, et que travailler à la vie de l'Église est la façon chrétienne de bien vivre, donc de bien mourir. De ces ignorances et de ces lacunes résulte leur étonnement, toujours défiant, souvent hostile, lorsque des initiatives religieuses, des nouveautés apostoliques, des œuvres inspirées par une foi agissante, des tentatives destinées à faire pénétrer Dieu plus profondément dans l'humanité, se présentent à leurs yeux. « Pourquoi ces innovations, s'écrient-ils, et pourquoi ces orgueilleuses audaces ? En fait, dans cette Église, même méconnue, même désertée par les masses, ils arrivent, eux, ces « bien pensants » de marque, à faire leur salut : que leur faut-il de plus ? Ils ne s'aperçoivent pas que par leur façon de pratiquer la religion, d'évincer la notion d'Église, et de condamner l'action sociale des catholiques, ils sont les héritiers de cette Révolution qui voulut ramener la religion à n'être qu'une chose privée : ici, comme dans l'ordre économique, un certain nombre d'idées, qui font parade d'être « conservatrices », se viennent emboîter, avec un désespérant servilisme, dans le système de doctrines issu de 1789. En face de ces théories et de ces pratiques d'inertie catholique, *le Livre de l'Apôtre* restaure une conception saine, généreuse et vivante.

A d'aucuns, peut-être, il paraîtra subversif. Puisse-t-il en effet détruire cette fausse sécurité, qui leur cache leur responsabilité dans les crises religieuses et sociales ; et puisse-t-il être effi-

cacement subversif, tout comme le christianisme lui-même, à l'égard de ce qu'il y a, dans notre société contemporaine, de consciemment ou d'inconsciemment antichrétien ! Ce ne sont pas d'ailleurs des aventuriers obscurs de la pensée catholique, des inconnus ou des suspects, que l'auteur du *Livre de l'Apôtre* a appelés en témoignage : ce sont de très vieux docteurs comme saint Chrysostome ou saint Bernard, des mystiques comme sainte Catherine de Sienne et sainte Thérèse, — afin de bien montrer que les maîtres de la vie contemplative, loin de fournir des arguments à la dévotion individualiste, prêchent l'action apostolique, — et des Jésuites enfin, comme Bourdaloue, — afin de bien montrer qu'une Eglise où l'initiative de chaque fidèle seconderait l'œuvre divine, ne cesserait point pour cela d'être gouvernable et correctement disciplinée. Et d'avoir fait une telle place aux écrivains d'autrefois dans cette anthologie que tous les « jeunes » auront pour bréviaire, c'est la marque d'un tact bien exercé : l'habileté toute seule, à défaut de la reconnaissance, commanderait à ceux qui s'intitulent, avec quelque naïveté, les « jeunes », de se ranger derrière l'antique tradition catholique, puisque cette tradition dépose et milite pour eux. Sur l'intangible liberté des vocations spéciales, qu'ils laissent parler saint Jérôme ; sur la nécessité de travailler au salut des autres pour assurer son propre salut, qu'ils évoquent le *Dialogue* de sainte Catherine ; et sur le devoir pour tout catholique de servir Dieu efficacement dans la

société, qu'ils entendent saint Jean Chrysostome. Vous avez coutume de dire, ô jeunes, lorsque les captifs d'un conservatisme attardé s'escriment contre vos projets et contre vos œuvres : « Ce sont des vieux ! » Que vous êtes irrévérents, mes amis ! J'acquitte votre boutade, dont les victimes m'intéressent peu ; mais pour ce beau mot de « vieillesse », je demande grâce. Car c'est vous, jeunes, qui êtes les vieux et les très vieux ; retranchez-vous, avec amour et modestie, derrière la vieillesse catholique, toujours jeune puisqu'elle est assurée de l'immortalité ; attachez-vous à cette lignée d'ancêtres que vous montrent l'ancienne Eglise et l'Eglise du moyen-âge, et vers laquelle les pontificats de Pie IX et de Léon XIII vous ont appris à tourner les regards. La routine vous est hostile ; appuyés sur la tradition, vous la vaincrez.

« Pourquoi être apôtre ? L'institution divine de l'apostolat chrétien, les objections à l'apostolat, les conditions de l'apostolat, les vertus de l'apôtre, les épreuves et les joies de l'apôtre : » c'est ainsi qu'est dessiné le livre de M^{me} de la Girennerie. Il n'est point morcelé par l'opulente multiplicité des fragments qu'il contient ; au contraire, par la seule vertu de l'ordonnance, il forme un tout ; ce n'est point une juxtaposition, mais, dans toute la force du terme, une composition ; comme un *substratum* discret et latent, on y sent et l'on y saisit une théorie personnelle de l'apostolat, sagement mûrie, solidement affirmée par l'épreuve des obsta-

cles. « Que l'apostolat est commandé par l'amour de Dieu, que l'apostolat est commandé par la notion même de l'Eglise, que l'apostolat est commandé par le prix des âmes » : voilà les trois grandes raisons d'être apôtre, en faveur desquelles viennent témoigner les plus insignes autorités du christianisme. « Êtes-vous dignes d'être apôtres ?... A quoi bon ? les hommes n'en valent pas la peine... A quoi bon ? le mal est trop grand, la société trop vaste ; que peut un seul individu ? » Voilà trois objections, souvent assénées aux catholiques qui agissent : la seconde les taxe de naïveté ; la première et la troisième les taxent d'orgueil ; dans le manuel de pacifique offensive que leur apporte M^{me} de la Girennerie, ils y trouveront la réponse.

Qui que nous soyons et où que nous soyons, nous pouvons toujours exercer une action : c'est une vérité dont on sera convaincu si l'on acquiert une juste idée de ce qu'est la vie sociale. On ne se demandera plus dès lors : « Perdu dans la foule, que puis-je faire ? » et l'on ne reprochera plus d'être des présomptueux ou des naïfs, à ceux qui veulent ici-bas, pour Dieu et pour le prochain, se créer une besogne. Forcément, au lieu d'être des accidents isolés et d'expirer sans effet, nos actes s'intercalent dans le courant de la vie commune ; tout homme vivant parmi ses semblables est un spectacle, et, généralement un spectacle est un exemple ; nécessairement, que nous le veuillons ou non, par le fait même que l'homme est un être social, et qu'il est entouré d'autres hommes, nous

agissons sur autrui ; c'est donc la réalité même qui nous interdit de poser cette question : « Faut-il agir ou ne pas agir ? » D'une saine façon, voici les termes où doit se ramener le débat : Faut-il étudier, dessiner, concerter et systématiser notre action ; ou faut-il nous laisser vivre, abandonner à la force des choses le soin de tirer les effets de nos diverses actions ? Devons-nous, par un plan préconçu, centupler l'efficacité de notre rôle de chrétiens ; ou bien devons-nous, dans ce monde où rien ne se perd, laisser derrière nous, comme une traînée qui nous importe peu, les conséquences, saines ou malsaines, des propos que nous éparpillons au hasard, des exemples que nous semons à notre insu, de la vie, enfin, que nous menons à l'étourdie (1) ?

Préciser ainsi la question, c'est, pour un catholique, la résoudre. Eclairé par cet altruisme dont l'Évangile est la plus parfaite expression doctrinale et dont l'Église romaine est la plus parfaite organisation concrète, le catholique ne doit jamais oublier ce mécanisme de répercussions complexes qui est comme le moteur de la vie sociale, et qui fait que chacun influe sur tous et tous sur chacun. Il se doit toujours considérer comme un fragment de l'humanité et comme un fragment de la chrétienté, pièce vivante de deux organismes vivants, et comme ayant une responsabilité, mi-

(1) Sur l'interdépendance nécessaire des individus au sein de la société, on ne saurait rien lire de plus précis, de plus rigoureusement déduit, que certaines pages de M. Henri LORIN (*Association catholique*, 1892, II, pp. 6-9).